Zeitschrift: Colloquium Helveticum : cahiers suisses de littérature générale et comparée = Schweizer Hefte für allgemeine und vergleichende Literaturwissenschaft = quaderni svizzeri di letteratura generale e comparata

Herausgeber: Association suisse de littérature générale et comparée

Band: - (1999)

Heft: 29: Ordo inversus

Artikel: L'envers de la langue à l'insu du sujet

Autor: Anderson, Patrick

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1006550

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Patrick Anderson

L'envers de la langue à l'insu du sujet

Le texte de cette communication reprend des éléments que j'ai développés dans l'ouvrage: *La DLE*[1] *à l'épreuve du sujet* à paraître en 1998, Paris, Les Belles Lettres.

> Une langue se compose d'un vocabulaire et d'une syntaxe, c'est-à-dire d'un stock de mots ayant une signification, et de règles de formation de phrases; ces règles indiquent comment construire des phrases avec des mots d'espèces différentes.

résumait Carnap[2] qui avait le projet d'établir l'intelligibilité du monde à partir de la possibilité de concevoir un discours sensé – discours séparant les *soi-disant énoncés* des propositions vraies – il résumait et posait indirectement la façon dont au fil des siècles a été pensé la question de la langue. En d'autres termes pour Carnap (et ce fut également la préoccupation de Frege, de Wittgenstein et de Russell) le problème consistait à s'éloigner de la discursivité alors que précisément tout nous y conduit.

Je partirai du constat banal qui consiste à dire qu'il y a de l'informulé dans les échanges langagiers, il y a, comme le notait Pêcheux: "dans les processus d'énonciation qui vont constituer l'énoncé peu à peu la caractéristique de poser le dit et donc de rejeter le non-dit" et Pêcheux ajoutait: "Ainsi se trouve donc dessiné en creux le champ de 'tout ce qu'il aurait été possible au sujet de dire (mais ce qu'il n'a pas dit)' ou de 'tout ce à quoi s'oppose ce que le sujet a dit'"[3].

1 DLE: Didactique des langues étrangères

2 Carnap R., "Le dépassement de la métaphysique par l'analyse logique du langage", Soulez A. ed., *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits,* Paris, Puf, 1985, pp. 155-156.

3 Pêcheux M. et Fuchs C., "Mises au point et perspectives à propos de l'analyse automatique du discours", *Langages*, n° 37, mars 1975.

Cet informulé au fond serait une sorte de résidu pour reprendre un terme de Lacan mais on sait qu'éliminer le résidu serait reconnaître le faux pour ce qu'il est, éliminer le non sens, maîtriser la langue comme le voulait Leibniz et construire une langue "sans équivocation ni amphibolie" une langue parfaite c'est-à-dire "la langue qui fermerait la bouche aux ignorants".

Je reprendrai le résumé donné par Eco en ces termes[4]:

> Si l'on devait dessiner le projet que Leibniz a caressé tout au long de sa vie, on devrait parler d'un immense édifice philosophico-linguistique prévoyant quatre moments fondamentaux: (I) la détermination d'un système d'éléments primitifs, organisés dans un alphabet de la pensée, ou encyclopédie générale; (II) l'élaboration d'une grammaire idéale, [...] (III) éventuellement une série de règles pour rendre les caractères prononçables; (IV) l'élaboration d'un lexique de caractères réels sur lesquels il fût possible de faire un calcul capable de conduire le locuteur à formuler automatiquement de vraies propositions.

Eco ajoute[5]:

> L'intention de Leibniz était de créer un langage logique qui, comme l'algèbre, pourrait nous amener du connu vers l'inconnu à travers la simple application de règles d'opérations aux symboles utilisés.

L'idée reprise par Condillac sera mise en pratique par l'abbé de l'Epée dans sa méthode d'apprentissage pour l'*Institution des sourds-muets* (1776). Ce qui m'intéresse ici ce sont les traces d'une continuité de pensée qui prend son origine dans une autre recherche (la langue parfaite) mais qui s'enracine dans une conception plus sémantique que syntaxique.

C'est ce que Frege reprend à partir du constat de la langue imparfaite. Cette langue qui précisément permet de parler pour ne rien dire et de dire ce qu'on ne sait pas et plus ou moins qu'on ne sait et la question décisive est bien pointée par Miller: lorsqu'il s'interroge:

> Une langue dont la grammaire se confondrait avec la logique peut-elle être parlée?

4 Eco U., *La Recherche de la langue parfaite dans la culture européenne*, Paris, Seuil, Tr. fr. 1994, p. 308.

5 Eco U., *op. cit*, p. 320.

J'emprunte ici beaucoup à l'article de Miller[6] intitulé: "La théorie de lalangue".

Je me placerai donc sur ce versant et j'envisagerai le résidu comme quelque chose ayant à voir avec une linguistique du dialogue, comme jeu de l'affrontement pour reprendre une expression de Pêcheux[7]. Ce sera par conséquent: "un autre abord du langage, un autre abord de la langue, qui a commencé avec la découverte de Freud" (Miller[8]).

Ce résidu dont je parle se situe dans l'acte de parler, il concerne les défauts de la langue au sens où ce ne sont plus des défauts pour Freud mais "des propriétés inéliminables et positives de l'acte de parler" (Miller), il s'agit de prendre acte que le résidu prend forme dans le: "Dire plus qu'on ne sait, ne pas savoir ce qu'on dit, dire autre chose que ce qu'on dit, parler pour ne rien dire."

Une façon de parler du résidu sera donc de le relier à l'insu du sujet mais non de l'insu en relation avec le savoir de la langue, le savoir épilinguistique dont parle Culioli ou à la question du: qu'est-ce que savoir une langue, mais de dire et de reconnaître et c'est là le point de rupture avec l'"expressivisme", j'y reviendrais, que tout compte fait la langue ça échappe au sujet en reprenant les mots de Lacan et c'est placer l'inconscient dans le dire. (Je renvoie aux pages 57 et 58 du texte de Lacan intitulé: *Radiophonie.*) Lacan l'exprime ainsi dans "Radiophonie":

> Que le sujet ne soit pas celui qui sache ce qu'il dit, quand bel et bien se dit quelque chose par le mot qui lui manque, mais aussi dans l'impair d'une

6 Miller J.A., "Théorie de lalangue (Rudiment)", *Ornicar*, Vol. 1, Paris, Seuil, 1975, pp. 16-34.

7 "Une dernière tendance, qu'on pourrait appeler linguistique de la parole (ou de l'énonciation , de la performance, du message, du texte, du discours, etc...) où se réactivent certaines préoccupations de la rhétorique et de la poétique, à travers de la critique du primat linguistique de la communication. Cette tendance débouche sur une linguistique du style comme écart, transgression, éclatement, etc., et sur une linguistique du dialogue comme jeu de l'affrontement." Pêcheux M., Les vérités de La Palice – Linguistique, sémantique, philosophie, in *L'inquiétude du discours,* Textes de M. Pêcheux choisis et présentés par Maldidier D., Paris, Ed des Cendres, 1990, p. 178

8 Miller J.A., *op. cit.*, p. 23-24.

> conduite qu'il croit sienne, cela ne rend pas aisé de le loger dans la cervelle dont il semble s'aider surtout à ce qu'elle dorme (point que l'actuelle neurophysiologie ne dément pas), voilà d'évidence l'ordre de faits que Freud appelle l'inconscient[9].

La pragmatique linguistique fonde la rupture dont je veux parler en occultant le sujet plus précisément comme le souligne Lipiansky[10] en s'appuyant sur une théorie implicite du sujet communicant mais cette théorie implicite ne peut rendre compte d'un sujet "divisé et conflictuel"[11]. Or comme nous le dit Miller[12] "Le sujet est ce qui surgit du vivant sous l'action du langage".

Je fais mienne la thèse développée par Authier Revuz[13] dans le chapitre intitulée "Balisages dans le champ énonciatif" de son ouvrage: *Ces mots qui ne vont pas de soi – Boucles réflexives et non-coïncidences du dire,* Tome 1, Chapitre 2.

On pourrait dire d'une certaine façon que le projet de "fermer la bouche aux ignorants" ne serait pas le projet des linguistes mais pourrait bien être celui (masqué?) de ceux qui considèrent que l'interaction conversationnelle constitue la matrice fondamentale de la thèse ethnométhodologique (Trognon[14]). L'analyse des interactions verbales revendique deux objets en interrelation constante: la relation sociale et la relation interlocutive. Cette délimitation a pour conséquence de tenter de définir des positions traduites en places à partir de

9 Lacan J., *Radiophonie*, Scilicet 2/3, Paris, Seuil, 1970, pp. 57-58.

10 Lipiansky E.M. "Théories de la communication et conceptions du sujet", in *Modèles de l'interaction verbale,* Veronique D. et Vion R., éd., Aix en Provence, Publications de l'Université de Provence, 1995, pp. 187-198.

11 Lipiansky E.M. écrit: "(une théorie implicite du sujet communicant) celle d'un sujet unifié à dominante cognitive, transparent à lui-même, doté d'intentions claires et agissant de manière parfaitement rationnelle. Une telle théorie peut se lire en filigrane de nombreuses études car il n'est pas possible de faire totalement abstraction des sujets et de ne pas leur imputer, même de manière indirecte, certains comportements et mécanismes psychologiques."

12 Miller J.A., "Jacques Lacan 1901-1981", *Ornicar,* suppl. n° 24, 9 sept, 1981.

13 Authier Revuz J., *Ces mots qui ne vont pas de soi – Boucles réflexives et non-coïncidences du dire,* Tome 1, Paris, Larousse, 1995, p. 75.

14 Trognon A., "La négociation du sens dans l'interaction", *Inter-actions,* Halte J.F. éd., Université de Metz, 1993, p. 92.

la dynamique de l'interaction elle même. (Vion[15] par exemple, retient cinq types de positions: les places institutionnelles, modulaires, subjectives, discursives et énonciatives.)

Sans entrer plus avant dans un examen de la pragmatique et de ce qui touche à l'analyse des interactions verbales j'en retiendrai plus particulièrement les points d'ancrage.

Une volonté d'opérer à partir de la notion d'interaction, je cite Kerbrat-Orecchioni[16], "un recentrement de la linguistique sur son objet propre".

Une tendance à considérer que l'interaction conversationnelle est, je cite Trognon[17], "la forme prototypique de l'usage du langage et est le domaine fondamental d'exercice de la rationnalité" et enfin de considérer que la pragmatique du côté français toucherait à une description élargie du langagier qui selon l'hypothèse de Normand[18] verrait le développement de deux paradigmes: "l'interaction et l'intersubjectivité". (Paradigmes liés pour Normand aux deux points de départ distincts américain et français de la pragmatique.)

Une première observation consisterait à examiner ce qu'il faut entendre par rationnalité et sans entrer dans cette discussion je la placerai dans les termes de Trognon[19] lorsqu'il écrit:

> Un acte de langage est un acte accompli au moyen de l'énonciation d'un énoncé. La force d'un acte de langage est ce que son énonciation revient à faire.

mais il me semble plus intéressant de m'arrêter sur ce que pointe Normand dans les deux paradigmes qu'elle marque.

Le problème de l'intersubjectivité semble bien posé dans les termes d'un subjectivisme attaché à la problématique de l'énonciation

15 Vion R., "L'Analyse des interactions verbales", in *Les Carnets du CEDISCOR 4,* – La construction interactive des discours de la classe de langue –, Paris, Presse de la Sorbonne Nouvelle, 1996, pp. 19-32.

16 Kerbrat-Orecchioni C., "La notion d'interaction en linguistique: origines, apports, bilan", *Langue française,* n°117, févr. 1998, p. 64.

17 Trognon A., *op. cit.*, p. 92.

18 Normand C., "Sémiotique et pragmatique: un aperçu sur leur histoire", *Revue de Sémantique et Pragmatique,* Numéro 1, 1997, pp. 105-114.

19 Trognon A., *op. cit.* p. 94.

et qui, soulignait Pêcheux[20], "renvoie à l'absence théorique d'un correspondant linguistique de l'imaginaire et du moi freudiens".

Il y aurait nécessairement, et ce pourrait être une façon de concevoir la rationnalité, à repérer un calcul. Calcul qui reviendrait à concevoir la réalité du langage: "dans un rapport d'extériorité/intériorité et comme 'une chose'" (Henry[21]). Le langage se trouverait loger (je reprends l'expression d'Henry) dans le social – l'extérieur et dans l'intérieur – le psychologique. Armengaud le souligne en proposant de distinguer: "ce qui est de l'ordre du social de ce qui serait de l'ordre de l'expression sincère." Je souligne à dessein la formulation d'Armengaud.

Cette conception fait retour à la façon dont Austin envisageait le sujet: "un sujet qui ne fait que subsister à côté de l'objet et qui, de ce fait, se réduit au statut de quasi-objet" (Caussat[22]).

Fondamentalement la pragmatique linguistique aborde l'échange langagier et les interactions verbales à partir d'un postulat qui consiste à considérer qu'il existe bel et bien une volonté transcendante au discours[23]. Il y aurait une antériorité pré-discursive que l'on pourrait traduire dans une ou des intention(s) de dire. Le sujet serait sensé: Jacques[24]:

> 1) dire ce qui est dit (principe d'hégémonie sémantique), 2) être tel que ce qui est dit serait une fonction assignable de ce que l'ego veut dire (principe d'expressivité), 3) savoir tout ce qu'il dit. Et dès lors, il dirait aussi ce qu'il veut dire (principe de transparence énonciative).

20 Pêcheux M., "Les vérités de La Palice – Linguistique, sémantique, philosophie", in *L'inquiétude du discours,* Textes de M. Pêcheux choisis et présentés par Maldidier D., Paris, Ed. des Cendres, 1990, p. 240.

21 Henry P., *Le Mauvais outil – langue, sujet et discours,* Paris, Klincksieck, 1977.

22 Caussat P., "La subjectivité en question", *Langages,* n° 77, mars 1985, pp. 43-73.

23 Je reprends ici l'analyse de ce point proposée par Poche F. dans le chapitre intitulé: "Parole et sujet dans le champ pragmatique", in *Sujet, parole et exclusion – Une philosophie du sujet parlant,* Paris, L'Harmattan, 1996.

24 Jacques F., "La mise en communauté de l'énonciation", *Langages,* 70, juin 1983, p. 53.

et Jacques ajoute:

> Il n'est pas besoin de réfléchir beaucoup pour s'apercevoir que la conjonction de ces trois présupposés fait une doctrine pour laquelle le sujet de l'énonciation est au principe de toutes ses énonciations, auteur souverain du dire, maître de la pertinence. Si l'*ego* prend la parole, ce serait pour dire ce qu'il a à dire, tout simplement. Sachant ce qu'il veut dire – que l'auditeur ignore – le sujet parlant saurait également ce qu'il dit[25].

Parler consisterait donc à exprimer ce que l'on veut dire et par conséquent fonderait un principe de transparence énonciative[26].

En écartant cette thèse je me situe dans l'hétérogénéité du discours en considérant que le sens n'émane pas d'un savoir antérieur neutre par rapport à l'interlocuteur[27], mais que précisément le sujet n'est pas totalement maître de son dire. J'introduis donc le "parlêtre" de Lacan c'est-à-dire un sujet divisé, "assujetti" à l'inconscient. Un sujet effet de langage (Authier Revuz[28]).

Autrement dit, pour reprendre encore une fois une expression de Pêcheux, "L'inasserté précède et domine l'asserté"[29] et c'est dans ce sens qu'il faudra entendre *l'envers de la langue.*

Ma position prendra en considération deux ordres de réponses apportées à la question de la saisie de la langue. D'une part le fait que la langue échappe à ce qui pourrait la circonscrire une fois pour toutes et d'autre part le fait que la langue s'insinue à chaque fois dans diverses anfractuosités. J'entends par anfractuosités des lieux fortement imprégnés de traces de langue. Je veux dire qu'il y a ce qu'on en fait soi même et ce qu'en fait la littérature, il y a ce qu'en fait le poète et ce qu'en font les institutions. Chaque point de vue organise la langue et d'une certaine façon renoue avec l'assertion de Saussure, "c'est le point de vue qui crée l'objet".

25 Jacques F., *idem*, p. 53.

26 Henry P., "On ne remplace pas le cerveau par une machine", in *Intelligence des mécanismes, mécanismes de l'intelligence*, Paris, Fayard, Fondation Diderot, 1986, pp. 297-330.

27 Je fais encore référence à Jacques pour entendre interlocuteur dans le sens d'une "position corrélative de co-locuteur", *art. cit.*, p. 47.

28 Authier Revuz J., *op. cit.*, pp. 74-94.

29 Pêcheux M., et Fuchs C., *art. cit.*

La langue participe de l'histoire de l'œuf et de la poule dans le sens où personne ne sait qui a commencé. Le problème du commencement structure à mon avis deux champs distincts. Pour la psychanalyse, l'interrogation est tournée vers la question d'un devenir du langage dans le sens où l'être humain accède au langage et devient être-parlant. La linguistique, quant à elle, écarte cette dimension puisque pour cette science, la langue est déjà présente, ce qui signifie qu'elle se construit mais n'est pas à construire.

La langue, nous dit Goldschmidt[30]:

> n'est pas faite de ceux qui la parlent et pourtant n'existe pas sans eux; la langue c'est cela: elle n'est pas, elle n'est nulle part, et tout le monde la parle, tout le monde la comprend mais personne au juste ne sait ce que comprend l'autre et comment il le comprend. C'est pour le dire et se faire entendre que chacun se sert de la langue: il s'en sert, elle n'est pas à lui.

Parler de la langue est un défi parce qu'elle n'est pas une, "elle circule au plus intime en même temps qu'entre les êtres" et Cachard[31] d'ajouter: "... chacun forge et défait, énonce et enclôt ses propres langues, en même temps qu'il cherche, découvre et égare les accès aux langues d'autrui" et cite ces lignes de Molière:

> – Je veux vous parler de quelque chose ...
> – Et de quelle langue voulez-vous vous servir?
> – Parbleu, de la langue que j'ai dans la bouche. Je crois que je n'irai pas emprunter celle de mon voisin...
> – Je vous dis quel idiome, quel langage? Espagnol, italien, turc?
> – François, françois, françois...
> – Passez donc de l'autre côté, car cette oreille est destinée pour les langues scientifiques et étrangères, et l'autre est pour la vulgaire et la maternelle.
>
> Molière, *Le Mariage Forcé.*

Parler de la langue et non des langues, de ces langues qui coexistent en chacun de nous. Comment les aborder? A cette question les phrases de Molière rappellent que le domaine convoque l'étrange. On parle

30 Goldschmidt G. A., *Quand Freud attend le verbe – Freud et la langue allemande* II, Paris, Buchet / Chastel, 1996.

31 Cachard C., "Les langues étranges", in *L'Evolution psychiatrique,* 45-2, Toulouse, Privat, 1980, pp. 352-363.

donc de la langue et non des langues. La prise en compte d'une pluralité de langues dans le sujet concerne peu le linguiste et lorsqu'on parle des langues il ne s'agit pas des langues plurielles d'un sujet mais d'une langue constituée, unifiée. C'est à cette langue constituée qu'on va opposer la langue de l'autre, langue définie comme étrangère lorsqu'elle est inconnue. La langue de l'autre, comme le remarque Goldschmidt[32], "est reconnue comme voulant dire quelque chose", "elle est donc quelque chose que je pourrais 'comprendre' si je la 'savais'". Ce savoir là est potentiel. On sait qu'on pourrait parler des langues si on le voulait.

Pouvoir/savoir ne concerne pas les langues plurielles dont je viens de parler, mais effectivement des langues d'étrangers, de ces langues qu'il faut apprendre! Parler de cela serait parler du sens, du sujet et de la société. Parler du sens ce serait prendre une autre direction pour capter, comme l'exprime Hassoun[33]: "le discours charrié par une langue". Mais ce serait également ne pas entendre ceux qui professionnellement examinent la langue et en disent quelque chose. On sait la boutade qui veut que la guerre est chose trop sérieuse pour être laissée aux militaires et a fortiori le langage aux linguistes! On ne peut impunément affronter ce genre de questions, je veux dire qu'il faut assumer le risque d'adopter une position marginale, excentrée par rapport à la position du linguiste, autre que celle adoptée par les psychanalystes enfin en marge du regard que porte les didacticiens sur la langue. Cette position marginale aurait un lien avec celle que développent Deleuze et Guattari[34] qui écrivent:

> Plutôt que le sens commun, faculté qui centraliserait les informations, il faut définir une abominable faculté qui consiste à émettre, recevoir et transmettre les mots d'ordre. Le langage n'est même pas fait pour être cru, mais pour obéir et faire obéir.

32 Goldschmidt G.A. *art. cit.*, p. 19.

33 Hassoun J., *L'exil de la langue*, Paris, Point Hors ligne, 1993, p. 39.

34 Deleuze G. et Guattari F., *Mille plateaux – (4. 20 novembre 1923 – Postulats de la linguistique)*, Paris, Ed de Minuit, 1980, p. 95 et 97.

et ils ajoutent:

> Si le langage semble toujours supposer le langage, si l'on ne peut pas fixer un point de départ non linguistique, c'est parce que le langage ne s'établit pas entre quelque chose de vu (ou de senti) et quelque chose de dit, mais va toujours d'un dire à un dire.

La langue fait donc problème dans l'élucidation de ce trajet d'un dire à un autre dire. Il faut comme le disent les philosophes adopter des postures. La posture que j'adopte est tangente, elle ne concerne pas la langue travaillée, celle par exemple que livrent, en plus de la littérarité, les textes. Je prête au *Procès* ou à *la Métamorphose* de Kafka une valeur générique pour dire qu'il existe un travail de la langue au XXème siècle dont je ne parlerai pas.

Autrement dit, construire la langue en tant qu'objet la place en position de savoir mais ce savoir quel est-il? Réside-t-il dans ce que livrent les linguistes? je laisse la question ouverte mais le paradoxe veut que bien que la langue n'appartienne à personne tout le monde la revendique.

La langue maîtrisée

Ce que j'appelle langue maîtrisée, même si au fond elle ne l'est pas puisque dire qu'on possède une langue est plus prêter par excès que par volonté de décrire un état, serait quelque chose comme une attente. Cette langue serait déposée et pourrait être objectivée alors qu'une autre langue – la langue du sujet – est indicible et sera en construction. Cette autre langue est celle qui nous appartient et à qui nous appartenons, je devrais inverser les termes puisque l'appartenance est à chercher du côté de la langue et non d'un quelconque libre-arbitre. Nous appartenons à une langue, à une culture, à un monde et ceci fonde notre accès au langage. Cette langue là fera partie des langues qu'utilise un sujet, langues qu'il faudrait explorer. Celle qui est devenue savoir – qui est plus précisément placée en position de savoir. C'est ce qui intéresse les linguistes. Elle est à la fois présente et virtuelle puisqu'elle deviendra ce qu'en fera celui ou celle qui la

parlera pour devenir à son tour une des langues dont on ne parle pas, au sens où on parle de la langue, mais non des langues d'un même sujet et c'est ce que j'envisagerai à partir d'un extrait de la pièce de Tardieu: *Les mots inutiles*[35].

Mon propos ici ne concerne pas ce texte en vue d'une analyse qui s'interrogerait sur son déroulement ou sur son rapport au théâtre, il s'agit plutôt de pointer en fonction de ce que j'ai exposé *supra* quelques éléments qui touchent au dire.

Le texte de cette pièce offre l'intérêt de désemboîter geste et signification. Il est particulièrement difficile à retenir parce que rien ne permet d'y trouver une accroche, mais oblige à donner par la voix et les attitudes sens à ces mots inutiles. Tardieu nous donne une piste dans les propos du présentateur: c'est d'emblée une définition de la langue du sujet:

> Chaque tête, même la plus légère, n'est-elle pas comme un dictionnaire rempli de mots prêts à tourner à tous les vents?

mais immédiatement suivi d'un correctif:

> vous entendrez la danse absurde des mots inutiles.

En fonction de ce que j'ai avancé, il y a bien une indication de l'envers et de ce qui échappe, c'est: ce qui échappe au sujet et ce qui échappe à ceux qui écoutent. La situation de représentation du discours nous est donnée dans une extrême banalité:

> la scène se passe dans le salon d'un hôtel pour touristes élégants, à la campagne, pendant l'été. Mme Peremere tricote, M. Peremere fait une réussite.

Les mots inutiles renvoient bien sûr à une sorte de dénivellement du sens puisqu'on peut immédiatement entendre un jeu sur l'inutilité des mots et de la parole, mais également entendre des maux inutiles comme ceux que traduisent les affrontements de couples. La question de savoir s'ils sont inutiles touche bien à un ailleurs du discours, mais sans aborder cette question; ce qui m'intéresse ici, c'est qu'ils touchent

35 Tardieu J., *Le professeur Frœppel*, Paris, NRF Gallimard, Nouvelle édition, 1978, pp. 66-75.

à l'implicite du discours d'une façon tangible puisqu'il s'agit de rendre intelligible le non-dit extrêmement fort de la relation de couple de M. et de Mme Peremere. Dire autre chose sans le formuler abruptement. Ce n'est plus prendre les mots à "leur valeur faciale" comme le soulignait Queneau.

Monsieur Peremere

> Un dix de trèfle, une dame de cœur, un valet de pique, un chat de gouttière, une vache à lait...
> Voyons, voyons! (Réfléchissant.) Je retourne encore celle-ci, œuf à la coque, gare de triage et voici l'as de carreau!... Diable! ... Et toi, l'autre petite, dans le coin, ne vais-je pas te soulever, jupon, soutien-gorge et mandragore? ...
> Allons du courage! Du courage à la vapeur, à la hussarde, ôte-toi de là que je m'y mette, crapeau-buffle, queue de rat!

La réussite suit une sorte de crescendo marqué par l'échauffement de Monsieur Peremere:

> Allons du courage! Du courage à la vapeur, à la hussarde, ôte-toi de là que je m'y mette, crapeau-buffle, queue de rat!

cet échauffement est dénié par son épouse puisqu'elle affirme qu'il est silencieux. Le jeu consiste à manier des éléments qui peuvent être compris comme une injonction paradoxale (cf. Flahaut dans son étude intitulé "La scène de ménage"); mais le décalage est accentué si l'on considère qu'il s'adresse à quelqu'un dans l'imaginaire en disant ce qui lui pèse sur le cœur par l'intermédiaire de sa réussite, en s'adressant à sa femme et enfin à un tiers constitué par le public. Les cartes sont le truchement du dire.

Le problème est donc de traduire le et les conflit(s) internes des personnages, mais également de traduire dans les gestes et les mimiques, une autre mise en mouvement de la scène. Il y a dans cette construction quelque chose de paradoxal qui nous conduit à penser à une opposition marquée entre plan de la relation et plan du contenu qui demanderait à être réenvisager à partir de la distinction lacanienne entre: réel, symbolique et imaginaire (je n'en dirai pas plus).

Le texte désarticule le sens puisque "queue de rat" ou "riz caroline" offrent autre chose que leur valeur dénotée et il ne s'agit pas d'une complexité de langue étrangère, mais bien d'une difficulté liée à

l'opération de construction du sens. Il faut que le discours parle, que ça parle de telle sorte que ce dire inscrive le temps et s'inscrive dans le temps afin que le dire devienne parole.

Le rythme fait sens, écrivait Green, et c'est ce qui montrera, si la parole construite est crédible et plausible pour devenir alors, ce que Lacan appelle "la parole vraie". Si la parole ne devient pas une parole pleine, elle restera de la "parole vide", c'est-à-dire une sorte de machinerie qui se dévoile bien par le fait qu'elle n'est pas crédible, une parole alors non signifiante[36] et in-signifiante. J'insiste sur ce point parce qu'il met en évidence l'importance du temps et du rythme dans l'acte de parler. Cela touche également à ce que dévoile ou non le poids des mots. Je reprendrai cette expression dans la façon dont Queneau en a tracé une certaine délimitation dans: "Les fleurs bleues" ou dans "Le vol d'Icare" pour limiter ce poids puisqu'il est question de cela aussi dans la correspondance entre Freud et Ferenczi et dans plusieurs textes de ce denier[37].

Ce parcours conjuguant des temps différents je ne le vois possible que dans l'articulation qui se fait en même temps dans et par le silence. Ce premier mode de communication dont parle Winnicott[38] constitutif du discours.

Le silence est pointé précisément par M. Peremere lorsqu'il dit:

> Depuis trente ans que vous le subissez, mon silence, Artaxercès, plume de coq, poule au pot, vous vous y habituerez bien un jour.

Mais ce que je veux dire est peut être encore plus parlant dans la tarte aux fraises de Mme Peremere:

> J'aurais dû, tarte aux fraises, mais aussi, cinquante kilos,....

où il y a bien implicitement dans les paroles de Mme Peremere tout le combat exprimé entre la gourmandise et la peur de grossir. On voit

36 Petitjean A., "La figuration de l'espace et du temps dans les dialogues de théâtre", *Pratiques*, n° 74, juin 1992, pp. 105-125.

37 Ferenczi S., "Suggestion et psychanalyse", in *Psychanalyse I, Œuvres complètes 1908-1912*, Paris, Payot, Tr. fr., 1968.

38 Winnicott D.W., *Processus de maturation chez l'enfant – Développement affectif et environnement* (1965), Paris, Payot, Trad. fr. 1970, p. 162.

que la tentative de paraphrase que je fais n'épuise pas la condensation de l'énoncé.

Une autre dimension à prendre en compte serait-celle du jeu des sonorités, de la parlure, pour reprendre un terme québecquois et le jeu des associations. Je ne l'aborderai pas.

Pour conclure ce qui ne peut l'être, je dirai que Nietzsche dans *Le gai savoir* formulait quelque chose de cet ordre lorsqu'il écrivait:

> Il y a quelque chose de presque contradictoire et d'absurde à vouloir prendre pour objet ce qui n'est pas étranger.

Abstract

The aim of this article is to debate the thesis which converts its subject into a quasi-object in which language is found to reside. To talk of knowledge and topsy-turveydom is to restituate both subject and language within the 'heterogeneousness of discourse', is to distance oneself from expressivism and from that which summons up linguistic pragmatics, and to apprehend what Lacan calls 'language/lalangue'.